

JE VOUS PRENDS SANS VERT,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR LA FONTAINE ET CHAMPMESLÉ.

1695.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Cette *petite pièce* fut donnée pour la première fois après la *comédie du Misanthrope*, le vendredi 4^{er} mai 1695 : elle eut quatorze représentations dans sa nouveauté ; la dernière, le 25 du même mois de mai, à la suite de la *tragédie de Pyrame et Thisbé*. Elle resta au courant du répertoire jusqu'au dimanche 9 mai 1728, et n'a pas été jouée depuis. Le dénouement est tiré du conte intitulé *le Contrat*, qui est de Saint-Gilles, et non de la Fontaine. La *pièce* est suivie d'un divertissement qui roule sur les plaisirs du mois de mai. La musique de ce divertissement fut composée par Grandval le père. Afin de ne rien omettre, nous avons cru devoir la reproduire. Le proverbe donné pour titre à cette *pièce* vient, dit-on, d'un usage qui avait lieu dans les treizième, quatorzième et quinzième siècles, de porter toujours sur soi, pendant les premiers jours de mai, une branche ou un feuillage quelconque, sans quoi on s'exposait à recevoir un seau d'eau sur la tête ; il suffisait à celui qui le jetait de dire en même temps, pour toute excuse : *Je vous prends sans vert*. (Voyez Tuet, *Matinées sénénoises*, n° 47, p. 110.)

PERSONNAGES.

SAINT-AMANT.
JULIE, sa femme.
DORAME, père de Julie.
MONTREUIL, neveu de Saint-Amant.
CÉLIANE, cousine de Julie.
TOINON, suivante de Julie.
LUBIN, fermier de Saint-Amant.
TROUPE DE PAYSANS.
TROUPE DE PAYSANNES.
BERGERS ET BERGÈRES.
FLORE.
DEUX NYMPHES DES FLEURS.
DEUX ZÉPHYRS.

La scène est dans un jardin qui regarde le château de Saint-Amant.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-AMANT, LUBIN.

SAINT-AMANT, lui donnant de l'argent.
Je ne suis nullement en doute de ta foi ;
Mais prends, Lubin.

LUBIN.

Monsieur...

SAINT-AMANT.

Prends, dis-je, oblige-moi.

De ce qu'on fait ici donne-moi connaissance

LUBIN.

Monsieur le colonel, parlez en conscience.

SAINT-AMANT.

Quoi ?

LUBIN.

N'êtes-vous point mort ?

SAINT-AMANT.

Tu le vois.

LUBIN.

Tout de bon,

Ne revenez-vous point de l'autre monde ?

SAINT-AMANT.

Non,

Je te l'ai déjà dit ; c'est pour tromper ma femme ;
C'est pour mettre en plein jour tout ce qu'elle a dans l'âme,
Que j'ai fait publier le faux bruit de ma mort.

LUBIN.

Que vous l'allez, monsieur, surprendre à votre abord !
Elle ne s'attend pas à ce retour funeste,
Et son cœur bonnement vous croit mort, et le reste.

SAINT-AMANT.

Non, je n'ai pas dessein sitôt de l'affliger ;
Je veux dans les plaisirs la laisser engager,
Et faire voir à tous, par ses réjouissances,
Un bon certificat de ses extravagances.

LUBIN.

Je suis ravi de voir que vous avez du cœur.

JE VOUS PRENDS SANS VERT, SCÈNE III.

595

SAINT-AMANT.

Jusqu'ici je n'ai pu de sa mauvaise humeur
Aux yeux de ses parents dévoiler la malice :
Elle a su me confondre avec tant d'artifice,
Qu'elle m'a fait partout passer pour un bourru ;
Mais, grâce à sa folie ; enfin je serai cru.

LUBIN.

Tant mieux, la joie en moi fait ce que fit sur elle
De votre feinte mort la première nouvelle.

SAINT-AMANT.

D'où le sais-tu ?

LUBIN.

J'étais dans un grand cabinet,
Quand votre courrier vint de Flandre. Au lansquenet
Elle avait tout perdu : qu'elle était désolée !
Mais par votre trépas elle fut consolée.

SAINT-AMANT.

Quelle âme ! chez son père elle fut tout en pleurs
Signaler son devoir par de fausses clameurs,
Voulant quitter le monde, et cherchant la retraite,
Pour de mon souvenir n'être jamais distraite :
Le bonhomme ébloui donna dans le panneau,
A ses pieux desirs accorda ce château,
Lui donnant seulement Toinon pour compagnie.

LUBIN.

Depuis qu'elles y sont, monsieur, Dieu sait la vie !
Elle appela d'abord, pour se donner beau jeu,
La jeune Céliane avec votre neveu.

SAINT-AMANT.

Montreuil ?

LUBIN.

Oui, ce beau-fils, ce tourneur de prunelle,
Qui la lorgnait, dit-on, et qu'elle lorgnait, elle.

SAINT-AMANT.

Que font-ils en ces lieux, Lubin ?

LUBIN.

Je ne sais pas,

Et je sais seulement que de votre trépas
Elle ne leur a fait aucune confidence ;
On ne parle que joie et que réjouissance.
Tous les jours ce ne sont que plaisirs bout à bout,
Promenades ici, ménétriers partout,
Petits jeux, cote verte, allégresse, ripailles,
Sérénades, concerts, charivaris, crevailles,
Vous croyant tout de bon gisé dans le cercueil ;
Et c'est de la façon qu'elle en porte le deuil.

SAINT-AMANT.

A se perdre elle-même elle s'est engagée ;
Son père, qui la croit fortement affligée,
Et que je détrompai cinq ou six jours après,
Avec moi dans ces lieux est venu tout exprès :
Témoin de son désordre, il n'aura pas la force
Entre sa fille et moi d'empêcher le divorce.

LUBIN.

Vous ne pouviez venir plus à propos tous deux.

Du premier jour de mai renouvelant les jeux,
On ne va voir ici que fêtes bocagères,
Printemps, Flore, Zéphyr, et bergers et bergères,
Pour prendre des plaisirs de toutes les façons,
Mélant à leurs concerts nos rustiques chansons ;
Nous avons ordre exprès de venir en personne...
Entendez-vous déjà comme l'air en résonne ?

SCÈNE II.

DORAME, SAINT-AMANT, LUBIN.

SAINT-AMANT.

Pour tout voir, mon beau-père, approchez promptement.

DORAME.

J'en sais plus qu'il ne faut, monsieur de Saint-Amant,
Il suffit.

SAINT-AMANT.

Non, je veux vous la faire connaître...
Où nous cacheras-tu, Lubin ?

LUBIN.

Cette fenêtre

Pour voir et pour entendre est un endroit certain ;
Vous n'avez qu'à monter.

SAINT-AMANT.

J'en sais bien le chemin ;

Mais, chut !

LUBIN.

Allez, je vais chanter à pleine tête,
Sans faire aucun semblant, car je suis de la fête.
(Saint-Amant et Dorame sortent.)

SCÈNE III.

LUBIN, TROUPE DE PAYSANS.

LUBIN.

Allons, courons, enfants, fredonnons ce beau mois...
Ménétriers, ronflez... Lucas, joignons nos voix :
Chantons le vert printemps, nos plaisirs et nos flammes...
Échos, répondez-nous, et réveillez ces dames.

(Il chante.)

Vive le printemps !

Il rend le cœur gai.

Le mois des amants

Est le mois de mai.

Badinant sur la fougère,

Nos plaisirs retentissent partout ;

Et si l'on entend crier la bergère,

Ce n'est pas au loup.

LUCAS, chantant.

Allons planter le mai, l'amour nous y convie.

Pour voir de nos bergers l'agréable folie,

Bergères, soyez au gai :

Heureux amants... Plus heureuses amantes,

O combien vous seriez contentes,

S'il était tous les jours le premier jour de mai!

LUBIN.

Pour chanter vos plaisirs et les entretenir,
Madame, avec le mai nous allons revenir

(Lubin et les paysans s'en vont.)

SCÈNE IV.

JULIE, CÉLIANE, MONTREUIL.

JULIE.

Plus agréablement peut-on être éveillée?

CÉLIANE.

Et plus commodément, madame, être habillée?

MONTREUIL.

Tout s'empresse en ces lieux pour vous faire la cour;
L'air est serein, le ciel nous promet un beau jour.

SCÈNE V.

JULIE, CÉLIANE, MONTREUIL; SAINT-AMANT, DORAME, à la fenêtre.

SAINT-AMANT, à Dorame.

Voilà son deuil, par là jugez de sa conduite.

DORAME.

Peut-être est-il au cœur?

SAINT-AMANT.

Nous verrons dans la suite.

JULIE.

A trouver des plaisirs appliquons nos esprits;
En attendant le mai, j'ai quelques manuscrits,
Qu'on vient de m'envoyer sur différents chapitres...
Pour nous désennuyer, Montreuil, lisez les titres.

MONTREUIL lit.

« La pierre philosophale, ou l'art de se faire ai-
mer de sa femme. »

Beau secret!

JULIE.

Il est rare.

CÉLIANE.

Il pourrait avoir cours,

Si l'hymen s'alliait avecque les amours.

JULIE.

Abus! l'hymen ternit l'amant le plus aimable,
Et dès qu'il est époux, il devient haïssable.

SAINT-AMANT, à Dorame.

Beau-père...

MONTREUIL lit.

« Dialogue de deux fiancées sur les mystères du
lit nuptial, par un jeune abbé; dédié aux vrai-
ment filles. »

JULIE.

L'entretien devait être ingénu.

MONTREUIL.

J'aurais voulu l'entendre, et ne pas être vu.

CÉLIANE.

Les abbés entrent-ils dans un secret semblable?

JULIE.

Il n'est rien en amour pour eux d'impénétrable;
Le siècle a peu d'intrigue où ne perce la leur,
Et, comme au lansquenet, ils y prennent couleur.

MONTREUIL lit.

« Éloges des dames galantes, conçus, dirigés et
mis en lumière chez l'Ami. »

CÉLIANE.

Malheur à qui verra son nom dans cet ouvrage!

JULIE.

Pour mettre ces portraits dans tout leur étalage,
On n'aura pas, je pense, épargné les couleurs.

MONTREUIL.

Chez l'Ami? c'est un lieu fertile en blasonneurs.

(Il lit.)

« La pompe funèbre d'un mari, et la manière
d'en porter le deuil; par une veuve de fraîche
date. »

CÉLIANE.

On crie, on prend le noir; est-il un autre usage?

JULIE.

Oui, selon comme vit et meurt le personnage;

Il faut battre des mains, on doit chanter son sort.

Quand il perd noblement la vie, et qu'il est mort.

De l'approbation du monde et de sa femme.

SAINT-AMANT, à Dorame.

Le livre est de son cru: par là jugez de l'âme.

DORAME.

Elle n'écrit jamais.

MONTREUIL lit.

« L'heure du berger brusquée par un petit-maitre
entre deux vins. »

L'ouvrage est singulier.

CÉLIANE.

Et l'ouvrage et l'auteur, j'en crois tout cavalier.

MONTREUIL.

Voilà tout.

CÉLIANE.

Vous rêvez?

JULIE.

Il me vient en pensée

De rappeler du mois la coutume passée:

Jouons ensemble au vert?

CÉLIANE.

Je le veux.

MONTREUIL.

J'y consens.

JULIE.

Si le jeu n'est pas noble, il est divertissant;

Le premier qui de nous se laissera surprendre,

D'obéir au vainqueur ne pourra se défendre:

Je jure, je promets d'en observer la loi.

CÉLIANE.

A ces conditions je me soumets.

MONTREUIL.

Et moi.

JULIE.

Allez, pour commencer ces guerres intestines,
Cueillir du rosier: prenez garde aux épines.

CÉLIANE.

Nous n'irons point au bois qu'avec précaution.

MONTREUIL.

Et vous?

JULIE.

J'en ai déjà fait ma provision.

(Céliane et Montreuil sortent.)

SCÈNE VI.

TOINON, JULIE; SAINT-AMANT, DORAME,
à la fenêtre.

TOINON.

Quel veuvage! pour moi, madame, je l'admire!

Quoi! pleurer un époux en s'étouffant de rire!

La mode en est jolie, et pourra faire bruit.

JULIE.

De cette mort, Toinon, cueillons, goûtons le fruit:

Jouissons du bonheur que le ciel nous envoie;

Je n'ai plus de mari! quel plaisir! quelle joie!

Célébrons à jamais le jour de son trépas:

Quoi qu'on dise, Toinon, la guerre a ses appas,

Ses heures d'agrément, comme ses douloureuses:

Que d'héritiers contents, que de veuves heureuses!

SAINT-AMANT, à Dorame.

C'est trop tôt triompher.

TOINON.

Mais on se contrefait,

Seulement pour la forme.

JULIE.

Eh! ne l'ai-je pas fait?

Pour dérober ma joie à la commune envie,

Je m'enferme au désert: voyez la modestie!

TOINON.

Mais il faut à Paris retourner une fois.

JULIE.

Laissez-moi divertir tout le reste du mois;

Ennuyée à peu près de ces réjouissances,

J'irai me délasser parmi les bienséances,

Briller au plus profond d'un noir appartement,

Me parer de l'éclat d'un lugubre ornement,

Promener en spectacle un deuil en grand volume,

Et donner en public des pleurs à la coutume.

TOINON.

Mais, voulant tout le mois déguiser votre deuil,

Pourquoi faire venir Céliane et Montreuil?

JULIE.

Il faut dans le plaisir un peu de compagnie:

On le respire mieux, et sans elle il ennuie.

Outre un dessein que j'ai que tu n'as pu prévoir,

Ils s'aiment: on le dit; et je veux le savoir,

En être convaincue, et les brouiller ensemble,

Toinon.

TOINON.

Dans ce dessein j'entrevois, ce me semble:

Vous voulez pour époux vous donner Montreuil?

JULIE.

Moi!

D'un mari, d'un bourru, je reprendrais la loi?

On peut par des raisons du monde et de famille,

Par de certains desirs, et pour sortir de fille,

Une fois en sa vie arborer ce lien;

Mais aller jusqu'à deux, je m'en garderai bien.

TOINON.

Ma foi! vous ferez bien de garder le veuvage;

Car si, par cas fortuit, dans le cours de votre âge,

Vous alliez en pleurer un ou deux seulement,

Comme vous avez fait monsieur de Saint-Amant,

Et rendre vos douleurs encore aussi célèbres,

Vous vous ruineriez en dépenses funèbres.

JULIE.

Fi! des maris, Toinon! des amis, des amis!

A vous plaire, à votre ordre, ils sont toujours soumis.

On sait s'approprier leurs divers caractères;

Le conseiller se rend utile à vos affaires,

On compte au lansquenet le riche financier,

Le partisan commode est un bon dépensier,

Le courtisan grossit la foule aux Tuileries,

L'abbé nous divertit par ses minauderies,

Le bel esprit en vers distingue du commun,

Et, parmi ce ramas, le cœur en regarde un.

TOINON.

J'entends, je vois, madame, où l'estime vous mène.

Et Montreuil d'un clin d'œil tout contraire à la haine

Sera le regardé, n'est-ce pas?

JULIE.

Nous verrons,

S'il répond à mes vœux, ce que nous en ferons.

SAINT-AMANT, à Dorame.

Vous pouvez deviner ce qu'elle en voudra faire.

DORAME.

Eh! c'est un jeu.

SAINT-AMANT.

Quel jeu!

JULIE.

Voilà tout le mystère.

Pour voir de ces amants le cœur à découvert,

Je leur viens d'inspirer exprès le jeu du vert:

C'est dans ce dessein même, et pour le voir éclore,

Que j'emprunte la voix du printemps et de Flore ;
Et, sous l'appât brillant des jeux et des plaisirs,
Je vais adroitement pénétrer leurs désirs,
Et satisfaire aux miens.

DORAME, à Saint-Amant.

C'est assez vous complaire.

Descendons.

SAINT-AMANT.

Non, il faut en voir la fin, beau-père.

JULIE.

Lubin, pendant les jeux, avec moi de concert,
Feignant de badiner, prendra leur boîte au vert...
Il vient.

SCÈNE VII.

JULIE, LUBIN, TROUPE DE PAYSANS ; DORAME,
SAINT-AMANT, à la fenêtre.

LUBIN.

Voici le mai ; rangez-vous, place, place !
Beau, grand, droit, vert, il vient ombrager cette place.
(Des paysans, en dansant, font avancer le mai jusqu'au milieu
du théâtre.)

SCÈNE VII.

JULIE, MONTREUIL, CÉLIANE, LUBIN,
PAYSANS ; SAINT-AMANT, DORAME, à la
fenêtre.

MONTREUIL.

Nous venons près de vous entendre le concert.

CÉLIANE.

Ce mai nous avertit qu'il faut songer au vert.

LUBIN.

Vous y jouez donc ?

CÉLIANE.

Oui.

LUBIN.

Gardez d'être attrapée !

JULIE.

Pour moi, si l'on m'y prend, je serai bien trompée.

LUBIN chante.

Dans ces verts ébats,

Craignez la surprise :

Telle est souvent prise,

Qui n'y pense pas.

JULIE.

Je suis en sûreté, quoi qu'on puisse entreprendre.

LUBIN.

Souvent brebis fringante au loup se laisse prendre.

CÉLIANE.

Qui se garde de tout ne peut être attrapé.

LUBIN.

L'on prend au trébuchet l'oiseau le plus huppé.

(Il chante.)

Pour dénicher une fauvette,

Lucas dit à Catin : Follette,

J'irai t'appeler demain,

Du matin.

Si je te trouve au lit dormeuse,

Ma bouche à baiser ton sein

Ne sera pas paresseuse.

A ces menaces, Catin

N'en fut pas plus matineuse ;

Lucas trouva l'huis ouvert :

Catin fut prise sans vert.

JULIE.

Catin se devait bien tenir encourtinée.

LUBIN.

Elle aimait à dormir la grasse matinée :

Pour surprendre les gens, il est plus d'un Lucas...

Mais Flore se présente avec tous ses appas.

SCÈNE IX.

JULIE, MONTREUIL, CÉLIANE, LUBIN, ET
LES PAYSANS ; FLORE, DEUX ZÉPHYRS, DEUX
NYMPHES DES FLEURS ; SAINT-AMANT, DO-
RAME, à la fenêtre.

FLORE chante.

Sur la fougère, au pied des hêtres,

Jouissez des plaisirs champêtres ;

Le printemps vient ranimer vos ardeurs,

Flore amène à vos yeux les Zéphyr et les fleurs :

Que les Amours soient toujours de vos fêtes.

Les belles conquêtes

Sont celles des cœurs...

Nymphes, jeunes fleurs naissantes,

Parfumez ces beaux lieux de vos odeurs charmantes...

Et vous, Zéphyr, en ce jour,

De la fraîcheur de vos ailes

Éventez le sein des belles,

Et n'en chassez pas l'Amour.

(Les Zéphyr et les Nymphes des fleurs font une entrée, et
prennent, en dansant, les boîtes de Céline et de Montreuil,
et les emportent.)

FLORE chante.

Tout renouvelle

Dans ce beau mois ;

La plus cruelle

Respire un choix :

Fière fillette,

Timide amant,

A la rangette,

L'Amour les prend,

Dans une plaine,

Sous un couvert,

L'un sans mitaine,

L'autre sans vert.

(Flore et sa suite, Lubin et les paysans s'en vont.)

SCÈNE X.

JULIE, MONTREUIL, CÉLIANE ; SAINT-
AMANT, DORAME, à la fenêtre.

SAINT-AMANT, à Dorame.

Beau-père, on ne saurait mieux pleurer un époux !

JULIE, à Montreuil et à Céline.

Tout nous dit de songer au vert, en avez-vous ?

Je vous y prends ; montrez.

CÉLIANE.

Oh ! qu'à cela ne tienne !

Ma boîte est perdue, ah !

MONTREUIL.

Le diable a pris la mienne.

JULIE.

A nos conventions je vous soumetts tous deux...

Céline, ouvrez-moi votre cœur, je le veux ;

Mais sans fard : de l'amour l'avez-vous su défendre ?

N'est-il point quelque amant qui s'y soit fait entendre ?

CÉLIANE.

Jusqu'à ce jour il est de si peu de valeur,

Qu'aucun ne s'est offert pour y prendre couleur.

JULIE.

Vous mentez : j'en sais un, vous le savez de même,

Qui montre avoir pour vous une tendresse extrême ;

Il brûle de vous faire entendre ses amours.

CÉLIANE.

Je vais, pour m'en défendre, appeler du secours.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

JULIE, MONTREUIL ; SAINT-AMANT,
DORAME, à la fenêtre.

JULIE.

Vous ne la suivez pas, Montreuil ?

MONTREUIL.

Qui ! moi, madame ?

JULIE.

Il faut, à votre tour, me découvrir votre âme.

Je m'en vais exposer une fable à vos yeux :

Si vous n'en devinez le sens mystérieux,

Vous me ferez, Montreuil, une sensible offense ;

Si vous le concevez, redoutez ma vengeance,

Pour peu que vous soyez rebelle à ses clartés.

MONTREUIL.

Il faut savoir.

JULIE.

Je vais vous la dire : écoutez.

Une aimable tourterelle

Fut le partage d'un hibou :

Jamais paix, toujours querelle :

Il n'est pas malaisé de deviner par où.

Hibou mourut : la veuve, en ces alarmes,

N'éta point des clameurs et des larmes

Le fastueux charivari.

Larme enlaidit, douleur est folle ;

Et puis, grâce aux mœurs du siècle, on se console

D'un amant tendrement chéri :

Que ne fait-on point d'un mari ?

Tourterelle à l'amour rarement est rebelle.

Sa tendresse envisage un moineau digne d'elle.

Pour s'expliquer, regards, discours mystérieux,

Sont par elle mis en usage :

Elle craint, elle n'ose en dire davantage.

C'est au moineau, s'il a des yeux,

A deviner ce langage.

Vous entendez, Montreuil ; le comprenez-vous bien ?

Parlez sincèrement.

MONTREUIL.

A ne déguiser rien,

Si certain homme était dans la nuit éternelle,

Je croirais deviner quelle est la tourterelle ;

Son joug a fait gémir mon cœur plus d'une fois.

Quant à l'heureux moineau, seul digne de son choix,

Son bonheur me fait peine à le pouvoir connaître :

Mais ce que je sais bien, c'est que je voudrais l'être.

JULIE.

Soyez-le, on y consent : le champ vous est ouvert ;

Croyez tout, espérez, et...

SAINT-AMANT, descendu de la fenêtre.

Je vous prends sans vert.

MONTREUIL, s'enfuyant.

Mon oncle !

JULIE.

Mon époux !

SCÈNE XII.

SAINT-AMANT, JULIE, DORAME.

SAINT-AMANT.

Approchez, mon beau-père :

Votre fille est d'un prix trop extraordinaire ;

Je m'en sens désormais indigne, et vous la rends.

Adieu !

DORAME.

Tout doux ! il est des accommodements.

SAINT-AMANT.

Vous prétendez, voyant l'humeur qui la possède...

DORAME.

Elle a tort ; mais le mal trouvera son remède.

SAINT-AMANT.

Et quel remède, après tout ce que devant vous...

DORAME.

D'accord, son procédé choque ; mais, entre nous,
A l'intention près, c'est une bagatelle.

SAINT-AMANT.

Comment ! vous...

JULIE.

Eh ! quoi donc ! suis-je si criminelle ?

D'un mari que l'on aime on apprend le trépas :
Les premiers mouvements sont de suivre ses pas.
A ce dessein s'oppose un devoir de famille :
Des fruits de cet hymen reste une seule fille ;
Il faut vivre pour elle ; on restreint ses desirs
A chercher sa santé dans d'innocents plaisirs.

SAINT-AMANT.

Morbleu ! l'excuse encore est pire que l'offense.

DORAME, à Julie.

Sortez... j'adoncrai son cœur en votre absence.

SAINT-AMANT.

Un cloître punira cette insolence-là.

JULIE.

Mon père...

DORAME.

Laissez-moi raccommoier cela.

(Julie sort.)

SCÈNE XIII.

SAINT-AMANT, DORAME.

SAINT-AMANT.

Non, non.

DORAME.

Écoutez-moi.

SAINT-AMANT.

Si jamais je m'oblige

A revoir votre fille...

DORAME.

Écoutez-moi, vous dis-je.

Comme vous je pris femme, et fus gendre autrefois.
Tout ce qui peut réduire un esprit aux abois,
Tout ce qu'un mari craint se trouva dans ma femme.
Elle... Elle est au tombeau ; Dieu veuille avoir son âme !
Je criai, j'y voulus renoncer comme vous.
Mon beau-père, honnête homme, esprit commode et doux,
Me donna, pour calmer ma fureur violente,
Un bon contrat valant deux mille écus de rente,
Que jadis son beau-père, en pareilles douleurs,
Lui mit entre les mains. Je cessai mes clameurs.
Mon gendre, le voilà. Je vous remets ce gage :
Il peut dans la famille être d'un bon usage ;
Vous avez une fille : elle a tout votre soin ;
Si vous la mariez, vous en aurez besoin.
Croyez-moi, comme nous avez de la prudence.
Tout ceci, grâce au ciel, s'est fait dans le silence.

Il est certains secrets fâcheux à révéler ;
Et qui de rien ne sait, de rien ne peut parler.

SAINT-AMANT, regardant le contrat.

Écueil de tout le monde ! or, quel est ta puissance !

DORAME.

Il faut, mon gendre, il faut tous prendre patience.
Beaucoup d'honnêtes gens sont dans le même cas,
Qu'on ne console point avec de bons contrats :
Reprenez la douceur ; c'est la plus belle voie.

SCÈNE XIV.

SAINT-AMANT, DORAME, LUBIN.

LUBIN.

Qu'est-ce donc ? voici bien, monsieur, du rabat-joie !
Est-ce que nos plaisirs s'en iront à van-l'eau ?
Nous sommes attroupés tretous dessous l'ormeau,
N'attendant qu'un signal pour faire ici gambade ;
Et vous venez, dit-on, désaccorder l'aubade ?
Madame votre fille est pleurante en un coin ;
Monsieur votre neveu grommèle sur du foin,
Camus en chien d'Artois d'avoir compté sans hôte.
Quel revers ! qui l'aurait pensé ? c'est votre faute ;
Tout franc, ce procédé crie, et vous avez tort,
Après l'avoir mandé, de ne pas être mort.

DORAME.

Qu'est-ce à dire ? Non, non, qu'on chante et que l'on danse !
Nous venons prendre part à la réjouissance.
Bergères et bergers, que tout se rende ici,
Et ma fille et Montreuil, et Céliane aussi...
Reprenez un air gai, voici la compagnie.

SCÈNE XV.

DORAME, SAINT-AMANT, JULIE, CÉLIANE,
MONTREUIL, LUBIN.

DORAME.

Allons, ma fille, allons, menez joyeuse vie ;
Votre mari va voir vos plaisirs d'un bon œil.
Ma nièce Céliane, et le galant Montreuil,
Seront demain unis par un doux hyménée :
Aujourd'hui dans la joie achevons la journée.

SCÈNE XVI.

DORAME, SAINT-AMANT, JULIE, CÉLIANE,
MONTREUIL, FLORE, NYMPHES DES FLEURS,
ZÉPHYRS, TROUPE DE BERGERS, DE BERGÈRES,
DE PAYSANS ET DE PAYSANNES.

FLORE chante.

Fuyez l'embarras des amours,
Suivez les folles amourettes :
Les jeux, les plaisirs, les beaux jours,
Ne sont que parmi les fleurettes.
Pour folâtrer avec les ris,
Et des noirs chagrins se défendre,

Jeunes cœurs, songez à prendre,
Et jamais à n'être pris.

(Les Nymphes des fleurs et les Zéphyres dansent.)

LUBIN chante.

Pour jouer sûrement au vert,
Beautés, mettez-vous à couvert
D'un curieux désagréable :
La surprise du favori
Est aimable ;
Mais celle du mari,
C'est le diable.

ENTRÉE DE PAYSANS.

FLORE et LUBIN, ensemble.

Voulez-vous bannir vos alarmes,
Et goûter un hymen plein de charmes ?
Faites, époux, pour finir vos débats,
Tout ce que vous ne faites pas.

FLORE.

Soyez-vous apparemment fidèles.

LUBIN.

Ne vous empressez point à voir
Ce qu'il ne faut jamais savoir.

FLORE.

Passez-vous vos bagatelles.

ENSEMBLE.

Douce union, charmante paix,
Repos des cœurs et du ménage,
Félicité du mariage,
Quand ici-bas vous verrons-nous ? jamais.

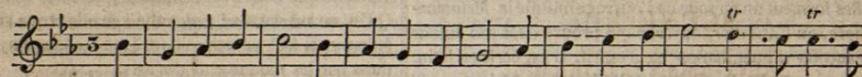
ENTRÉE DE FLORE ET DE LUBIN, GRANDE
ENTRÉE DE TOUS LES PERSONNAGES
DANSANTS DE LA COMÉDIE.

LUBIN, aux spectateurs.

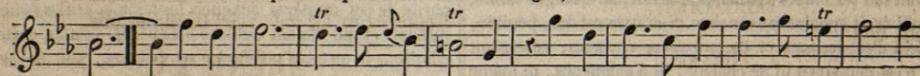
A venir voir nos jeux soyez plus de concert :
Plus vous viendrez, et moins vous nous prendrez sans vert.

VAUDEVILLES DE JE VOUS PRENDS SANS VERT.

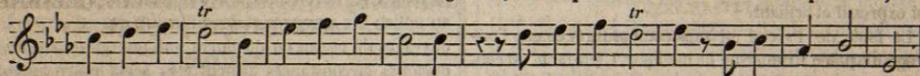
MUSIQUE DE GRANDVAL LE PÈRE.



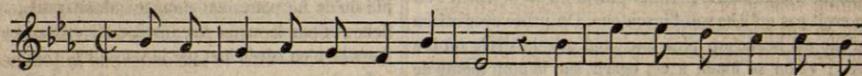
LUBIN. Vi - ve le printemps ! Il rend le cœur gai ; Le mois des a-mants Est le mois de



mai. Ba-di-nant sur la fou-gè-re, Nos plai-sirs re-ten-tis-sent par-tout ; Et



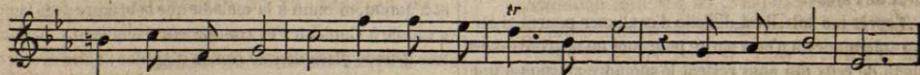
si l'on en-tend cri - er la ber-gè-re, Ce n'est pas au loup, ce n'est pas au loup.



LUBIN. Pour jou - er sû - re-ment au vert, Beau - tés, met - tez-vous à cou-



vert D'un cu - ri - eux dés - a - gré - a - - - - ble. La sur - pri - se du fa - vo-



ri Est ai - ma - ble ; Mais cel - le du ma - ri, C'est le dia - ble !

FIN DE : JE VOUS PRENDS SANS VERT.